

* Commentaires du 17 juillet 2011 *

Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut



A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, L'intelligence des Écritures, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

1. Les textes de ce dimanche

1. Sg 12, 13.16-19
2. Ps 144, 8-9, 15-16, 17-18
3. Rm 8, 35.37-39
4. Mt 14, 13-21

PREMIÈRE LECTURE :

Sg 12, 13.16-19

Livre de la Sagesse

12

13 Il n'y a pas de Dieu en dehors de toi, Seigneur, toi qui prends soin de toute chose, et montres ainsi que tes jugements ne sont pas injustes.

16 Ta force est à l'origine de ta justice, et ta domination sur toute chose te rend patient envers toute chose.

17 Il montre sa force, l'homme dont la puissance est discutée, et ceux qui la bravent sciemment, il les réprime.

18 Tandis que toi, Seigneur, qui disposes de la force, tu juges avec indulgence, tu nous gouvernes avec beaucoup de ménagement, car tu n'as qu'à vouloir pour exercer ta puissance.

19 Par ton exemple tu as enseigné à ton peuple que le juste doit être humain, et tu as pénétré tes fils d'une belle espérance :

à ceux qui ont péché tu accordes la conversion.

Le « Livre de la Sagesse » ne figure pas dans la Bible hébraïque parce qu'il ne répondait pas à deux conditions nécessaires pour y être inclus : celle de la langue (l'hébreu) et celle du pays d'origine (la Palestine). Au contraire, il a été écrit en grec par un juif d'Alexandrie, donc sur le sol grec, dans les toutes dernières décades avant la venue du Christ ; pourtant, comme tous les auteurs bibliques, l'auteur de ce livre veut transmettre à ses lecteurs la foi juive reçue de la tradition des pères ; mais la difficulté réside dans le fait que ses lecteurs sont insérés dans la culture grecque, ou plutôt ils en sont imprégnés. Or dans le monde grec, ce qu'on admire le plus, c'est l'intelligence, et en particulier la philosophie ; le mot même « philosophie » veut dire « l'amour de la sagesse » : ce sont tous les efforts de l'intelligence humaine pour atteindre les secrets de la connaissance. Or pour les juifs il ne fait pas de doute que Dieu seul les connaît : l'auteur du livre biblique de la sagesse, je devrais dire le prédicateur, va donc dire haut et fort à ses contemporains que la vraie sagesse, les secrets de la connaissance, Dieu seul les possède. Il a compris déjà ce que Jésus dira quelques dizaines d'années plus tard, à savoir que les secrets de Dieu ne sont pas à la portée des sages et des savants mais des humbles. Je fais allusion ici à cette phrase de Jésus que nous avons entendue récemment dans l'évangile de Matthieu (c'était au quatorzième dimanche) : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. » (Mt 11, 25).

Dans le passage que nous lisons aujourd'hui, il médite sur deux thèmes majeurs de la foi juive : la puissance de Dieu et la bonté de Dieu ; je commence par cette dernière, car l'auteur y insiste particulièrement. Je reprends ses termes ; d'après lui, Dieu « prend soin de toute chose », il est « patient envers toute chose », il « juge avec indulgence », il « nous gouverne avec beaucoup de ménagement », et enfin « à ceux qui ont péché il accorde la conversion ». Dans toutes ces affirmations, nous reconnaissons bien les acquis de la foi juive au terme de l'histoire biblique. En même temps, le Dieu d'Israël est tout-puissant, cela ne fait aucun doute : « Il n'y a pas de Dieu en dehors de toi, Seigneur »... « Il domine sur toute chose »... « Il dispose de la force »... « Il n'a qu'à vouloir pour exercer sa puissance ».

Mais ce qui est particulièrement intéressant dans le texte d'aujourd'hui, c'est que l'auteur fait un lien entre la bonté de Dieu et sa puissance : pour lui, c'est une évidence : si Dieu est aussi indulgent avec les hommes, c'est parce qu'il est tout-puissant : « Ta maîtrise sur tous te fait user de clémence envers tous. » Ici il compare la puissance de Dieu et la volonté de puissance des hommes ; parce qu'ils ne possèdent pas la force en eux-mêmes, les hommes éprouvent le besoin d'en faire étalage : « Il fait montre de sa force, celui dont le pouvoir est mis en doute ». Dans la vie courante, il nous arrive de rencontrer ce qu'on appelle des « petits chefs » : ils prennent des airs importants, précisément parce que leur pouvoir est limité. Dieu au contraire qui dispose de la puissance infinie ne montre que douceur et patience : « Il montre sa force, l'homme dont la puissance est discutée... Tandis que toi, Seigneur, qui disposes de la force, tu juges avec indulgence, tu nous gouvernes avec beaucoup de ménagement, car tu n'as qu'à vouloir pour exercer ta puissance. »

Cette découverte d'un Dieu à la fois tout-puissant et bon est un acquis magnifique de la religion juive et il a fallu des siècles de pédagogie de Dieu pour en arriver là ; ce regard sur Dieu ne nous est absolument pas spontané : il semble même que le mystère d'un Dieu d'amour soit irrémédiablement inaccessible à notre intelligence. « Vos pensées ne sont pas mes pensées et mes chemins ne sont pas vos chemins - oracle du Seigneur. C'est que les cieus sont hauts par

rapport à la terre ; ainsi mes chemins sont hauts, par rapport à vos chemins, et mes pensées par rapport à vos pensées. » (Is 55, 8).

Mais grâce à la Révélation patiente de Dieu par l'intermédiaire de ses prophètes, indiscutablement, au long des siècles, le regard des croyants sur Dieu s'est peu à peu transformé : on a appris que Dieu est tendresse et douceur et pardon. Ici, par exemple, avons entendu : « À ceux qui ont péché tu accordes la conversion. » On a appris également que sa puissance n'est pas tapageuse, qu'elle est celle, invincible, mais discrète du véritable amour. C'est bien la même découverte qu'avait faite le grand prophète Élie à l'Horeb : le Dieu tout-puissant n'est pas dans l'ouragan ni dans le feu, ni dans le tremblement de terre, mais dans le murmure de la brise légère.

Et ce n'est pas fini : notre texte de ce dimanche va encore plus loin ; car toute découverte du mystère de Dieu entraîne des exigences nouvelles pour l'homme si celui-ci prend au sérieux sa ressemblance avec Dieu. Du coup, et c'est le deuxième aspect de la foi d'Israël, le regard sur l'homme change, et avec le regard, l'idéal humain change : si Dieu n'est qu'amour et tendresse et s'il nous a créés à son image, la conséquence ne se fait pas attendre : il nous faut abandonner peu à peu toute idée de violence et de puissance. On en a l'écho dans notre texte d'aujourd'hui : « Par ton exemple tu as enseigné à ton peuple que le juste doit être humain. »

Jésus, à son tour, s'inscrivait bien dans la même ligne quand il disait à ses disciples : « Les chefs des nations les dominant en maîtres et les grands les tiennent sous leur pouvoir et les grands sous leur domination. Il ne doit pas en être ainsi parmi vous. » (Mt 20, 25-26). Pourquoi ? Parce que notre vocation est de ressembler chaque jour davantage à Celui qui « use de clémence envers tous. »

Les usages littéraires des temps bibliques n'étaient pas les nôtres : on n'hésitait pas à attribuer au grand roi Salomon, réputé pour son amour de la sagesse un livre écrit quelque 900 ans après sa mort par un auteur anonyme. Dans la Bible grecque, le livre dont nous lisons un extrait ce dimanche est intitulé « Livre de la Sagesse de Salomon » mais il ne doit rien au grand roi, sinon la reconnaissance que l'on doit à celui qui introduisit à la cour de Jérusalem ce souci de la recherche philosophique qu'il tenait probablement des Égyptiens.

PSAUME :

Ps 85, 5-6, 9ab.10, 15-16ab

Psaume 85

R/ Toi qui es bon et qui pardones, écoute-moi mon Dieu !

05 Toi qui es bon et qui pardones, plein d'amour pour tous ceux qui t'appellent,

06 écoute ma prière, Seigneur, entends ma voix qui te supplie.

9a Toutes les nations, que tu as faites,

9b viendront se prosterner devant toi *

10 car tu es grand et tu fais des merveilles, toi, Dieu, le seul.

15 Toi, Seigneur,

Dieu de tendresse et de pitié, * lent à la colère, plein d'amour et de vérité !

16a Regarde vers moi,

16b prends pitié de moi.

La première lecture de ce dimanche est extraite du livre de la Sagesse : l'auteur s'émerveille à la fois de la grandeur et de la tendresse de Dieu ; et il dit que l'un explique l'autre : si Dieu est indulgent avec l'homme, c'est précisément parce qu'il est tout-puissant. « Toi, Seigneur, qui disposes de la force, tu juges avec indulgence... Ta domination sur toute chose te rend patient envers toute chose. »

On retrouve bien ce double accent dans le psaume d'aujourd'hui : la première et la troisième strophes que nous avons entendues développent le thème de l'indulgence, la deuxième strophe dit la grandeur de Dieu. Je les reprends partiellement : première strophe sur l'indulgence de Dieu : « Toi qui es bon et qui pardones, plein d'amour pour ceux qui t'appellent », troisième strophe sur le même ton : « Toi, Seigneur, Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, plein d'amour et de vérité » ; deuxième strophe sur la grandeur de Dieu : « Tu es grand et tu fais des merveilles, toi Dieu, le seul. »

Malheureusement, nous ne disons pas le psaume entier dans la liturgie de ce dimanche, les trois strophes dont je vous parle ne sont que des petits extraits du psaume entier qui comporte 17 versets, mais ces trois strophes sont déjà très riches.

Je les reprends maintenant une à une. Je commence par la troisième qui évoque d'emblée pour nous une phrase célèbre : « Toi, Seigneur, Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, plein d'amour et de vérité, regarde vers moi, prends pitié de moi. » La première phrase de cette strophe est l'une des grandes révélations de Dieu à Moïse au Sinaï. Je vous la rappelle : « Le Seigneur passa devant Moïse et proclama : Le Seigneur, le Seigneur, Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté. » (Ex 34, 6). Or cette révélation de la miséricorde de Dieu intervenait au meilleur moment qui soit : c'est immédiatement après l'épisode du veau d'or ! Moïse est entré dans une grande colère et a jeté par terre les tables de la Loi que Dieu venait de lui donner. C'est donc le signe de l'Alliance qui était détruit par Moïse lui-même, après que l'alliance elle-même ait été profanée par le peuple qui s'était fabriqué une idole, le veau en or.

Dieu, lui, ne renie pas l'Alliance pour autant, il dit à Moïse : « Taille deux nouvelles plaques de pierre qui seront les tables de la Loi. J'écrirai sur ces nouvelles tables les mêmes paroles que sur les premières tables. » Voilà bien une preuve de sa miséricorde. Et c'est à ce moment précis qu'il dit à Moïse cette phrase : « Le Seigneur, le Seigneur, Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté. »

Et comment Moïse a-t-il réagi ? Il a pris Dieu au mot, si j'ose dire : « Aussitôt, Moïse s'agenouilla à terre et se prosterna. Et il dit : « Si vraiment j'ai trouvé grâce à tes yeux, ô Seigneur, que le SEIGNEUR marche au milieu de nous ; c'est un peuple à la nuque raide que celui-ci, mais tu pardonneras notre faute et notre péché, et tu feras de nous un peuple qui t'appartienne. »

L'auteur de notre psaume réagit exactement comme Moïse : il rappelle la miséricorde de Dieu et il le prend au mot, c'est-à-dire qu'il le supplie : « Toi, Seigneur, Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, plein d'amour et de vérité, regarde vers moi, prends pitié de moi. » Au fond, dans toutes nos prières, nous faisons la même chose, nous prenons Dieu au mot. Nous nous souvenons de son projet de bonheur, de son dessein bienveillant pour l'humanité et nous le supplions de hâter son accomplissement. Nous retrouvons exactement le même mouvement dans la première strophe que nous lisons aujourd'hui : le rappel de la miséricorde

de Dieu précède et encourage la prière : « Toi qui es bon et qui pardonnes, plein d'amour pour ceux qui t'appellent, écoute ma prière, Seigneur, entends ma voix qui te supplie. »

Vous allez voir que le parallèle entre notre psaume et le livre de l'Exode continue : jusqu'ici nous avons lu dans le livre de l'Exode la révélation de Dieu et la réponse de Moïse. Dieu dit qu'il est miséricordieux et bienveillant et Moïse répond : « tu nous pardonneras » ; je lis maintenant la phrase suivante de Dieu : « je vais conclure une alliance. Devant tout ton peuple, je vais réaliser des merveilles, telles qu'il n'en fut créé nulle part sur la terre, ni dans aucune nation. » En écho la deuxième strophe de notre psaume chante : « Tu es grand et tu fais des merveilles, toi Dieu, le seul ». On peut penser que l'auteur du psaume connaissait bien le livre de l'Exode ! Il reprend exactement le même vocabulaire.

Mais l'autre verset de cette même strophe nous offre une nouveauté par rapport au livre de l'Exode : parce qu'il est probablement plus tardif, le psaume aborde un autre aspect de la foi juive : au cours de l'exil à Babylone, on a mieux pris conscience de l'universalisme du projet de Dieu et on a compris que toutes les nations sont appelées à le connaître. Or comment se convertiront-elles ? En découvrant l'oeuvre de Dieu en faveur de son peuple. C'est une découverte tardive mais magnifique de la foi juive. Le peuple juif ne prétend pas convertir les autres peuples, mais il réalise que l'oeuvre de Dieu en sa faveur devient le moyen de la conversion des autres peuples : s'ils ouvrent les yeux, ils sont amenés à le reconnaître comme le sauveur et ils se tournent vers lui, condition nécessaire et suffisante pour être sauvés à leur tour.

Je vous lis cette strophe et je terminerai par elle : « Toutes les nations que tu as faites viendront se prosterner devant toi, car tu es grand et tu fais des merveilles, toi Dieu, le seul. »

DEUXIÈME LECTURE :

Rm 8, 26-27

Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains

8

26i Frères, l'Esprit Saint vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut. L'Esprit lui-même intervient pour nous par des cris inexprimables

27 Et Dieu, qui voit le fond des coeurs, connaît les intentions de l'Esprit : il sait qu'en intervenant pour les fidèles, l'Esprit veut ce que Dieu veut.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut :

Rm 8, 26-27

« Nous ne savons pas prier comme il faut », dit Paul. Il ne fait que constater une réalité tout à fait compréhensible. On ne peut pas s'étonner que l'homme, dans sa petitesse, se trouve désemparé dans la rencontre du Tout-Autre. Rappelons-nous le récit de la vocation du prophète Isaïe : lorsque, dans une vision, il se trouve en face de Dieu, il est épouvanté : « Malheur à moi ! Je suis perdu, car je suis un homme aux lèvres impures, j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres impures, et mes yeux ont vu le roi, le Seigneur, le Tout-Puissant. » (Is 6, 5). Nous nous sentons souvent si petits et si indignes devant lui ; mais grâce à la Révélation qu'il nous a faite de lui-même, nous sommes absolument certains de l'amour de Dieu pour tous, et donc nous ne pouvons pas douter que Dieu nous écoute. Le psaume 8 s'émerveille de cette sollicitude paternelle pour l'homme : « Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, l'être humain pour que tu t'en soucies ? » (Ps 8, 5). Il reste que nous nous demandons souvent

comment il faut prier. La réponse est dans les versets qui précèdent notre lecture d'aujourd'hui dans la lettre de Paul aux Romains.

Nous les avons lus dimanche dernier et il faut certainement les garder en mémoire pour aborder le passage qui nous est proposé aujourd'hui. Paul parlait du grand projet de Dieu qui est en cours de réalisation et il le comparait à une naissance : les douleurs de la mise au monde ne sont pas rien, mais elles sont le prélude d'un grand bonheur. Je vous rappelle ce passage de la lettre de Paul : « J'estime qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire que Dieu va bientôt révéler en nous... Nous le savons bien, la création tout entière crie sa souffrance, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore. »

Nous comprenons mieux alors le passage d'aujourd'hui dans lequel Paul dit que nous ne savons pas prier comme il faut ; comment saurions-nous nous hisser par nous-mêmes au niveau de ce qui nous est proposé ? Il nous faut bien l'assistance de l'Esprit Saint pour éclairer notre prière. Au fond, c'est ce que Jésus lui-même avait promis à ses disciples le dernier soir : « Moi, je prierai le Père et il vous donnera un autre Défenseur qui sera pour toujours avec vous... Lui vous enseignera tout, et il vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit. » (Jn 14, 15 ; 14, 26). Si je comprends bien, la prière commence peut-être tout simplement par appeler l'Esprit à notre secours. Car il connaît, lui, les secrets du projet de Dieu ; Paul le dit plus longuement dans la première lettre aux Corinthiens : « L'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu. Qui donc, parmi les hommes, connaît ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même, ce qui est en Dieu, personne ne le connaît, sinon l'Esprit de Dieu. Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les dons de la grâce de Dieu. » (1 Co 2, 10-12).

Cela veut dire que notre prière doit toujours être orientée dans le sens du projet de Dieu ; c'est bien la signification des premières demandes du Notre Père : « Que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » Ces trois vœux que nous formons sont notre manière d'entrer dans les vues de Dieu. Jésus lui-même disait déjà ces mêmes prières puisqu'elles faisaient partie des prières habituelles des Juifs à son époque et s'il les a conseillées à ses disciples, c'est parce qu'il en était lui-même imprégné.

Le meilleur guide pour notre prière, en définitive, est certainement Jésus lui-même, puisqu'il était en permanence conduit par l'Esprit-Saint. Or tout au long de sa vie terrestre on peut voir à quel point sa prière et toutes ses paroles et ses gestes ont été sous le signe de l'accomplissement de la mission confiée par son Père : les évangiles sont parsemés d'épisodes où il se montre à l'écoute de la volonté du Père. J'en retiens quelques-uns ; cela commence dès son adolescence, d'après l'évangile de Luc : à sa maman qui s'inquiète de lui, l'enfant répond : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ? » (Lc 2, 49).

Quelques années plus tard, avant de commencer ce que l'on appelle sa vie publique, il affronte le Tentateur au désert ; et ce qui fait la différence entre les deux protagonistes, justement, c'est la volonté ferme de Jésus de se maintenir dans l'obéissance à la Parole de son Père : à chaque sollicitation du diable, il répond par une parole de l'Écriture.

Quelques années plus tard, à la veille de sa mort, au cours de la longue prière qu'il développe devant ses disciples, et que Jean nous rapporte, on est frappé de cet ajustement du Christ à la volonté de son Père : « Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ! Au contraire, c'est le Père qui, demeurant en moi, accomplit ses propres oeuvres. » (Jn 14, 10) ; « J'aime mon Père et j'agis conformément à ce que le Père m'a prescrit. » (Jn 14, 31). Et l'on connaît la prière qu'il prononcera quelques heures plus tard, au jardin de Gethsémani : « Père, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ». On comprend pourquoi l'auteur de la lettre aux

Hébreux résume la vie de Jésus en une phrase : « En entrant dans le monde, Jésus dit : Voici je suis venu pour faire ta volonté. » (He 10, 9)

Une autre caractéristique de la prière de Jésus qui doit être le modèle de la nôtre, c'est l'action de grâce. Par exemple, au retour des soixante-douze disciples qu'il avait envoyés en mission, Jésus laisse déborder sa joie ; Luc écrit : « À l'instant même, il exulta sous l'action de l'Esprit Saint et dit : Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits. » (Lc 10, 21) Voilà qui devrait chasser nos craintes : tout-petits, nous le sommes ; mais ne nous attristons plus de notre faiblesse : elle est en nous la porte ouverte à l'Esprit-Saint.

ÉVANGILE :

Mt 13, 24-43

13

24i Jésus proposa cette parabole à la foule : « Le Royaume des cieux est comparable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ.

25 Or, pendant que les gens dormaient, son ennemi survint ; il sema de l'ivraie au milieu du blé et s'en alla.

26 Quand la tige poussa et produisit l'épi, alors l'ivraie apparut aussi.

27 Les serviteurs du maître vinrent lui dire : 'Seigneur, n'est-ce pas du bon grain que tu as semé dans ton champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ?'

28 Il leur dit : 'C'est un ennemi qui a fait cela.' Les serviteurs lui disent : 'Alors, veux-tu que nous allions l'enlever ?'

29 Il répond : 'Non, de peur qu'en enlevant l'ivraie, vous n'arrachiez le blé en même temps.

30 Laissez-les pousser ensemble jusqu'à la moisson ; et, au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Enlevez d'abord l'ivraie, liez-la en bottes pour la brûler ; quant au blé, rentrez-le dans mon grenier.' »

31 Il leur proposa une autre parabole : « Le Royaume des cieux est comparable à une graine de moutarde qu'un homme a semée dans son champ.

32 C'est la plus petite de toutes les semences, mais, quand elle a poussé, elle dépasse les autres plantes potagères et devient un arbre, si bien que les oiseaux du ciel font leurs nids dans ses branches. »

33 Il leur dit une autre parabole : « Le Royaume des cieux est comparable à du levain qu'une femme enfouit dans trois grandes mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte ait levé. »

34 Tout cela, Jésus le dit à la foule en paraboles, et il ne leur disait rien sans employer de paraboles,

35 accomplissant ainsi la parole du prophète : C'est en paraboles que je parlerai, je proclamerai des choses cachées depuis les origines.

36 Alors, laissant la foule, il vint à la maison. Ses disciples s'approchèrent et lui dirent : « Explique-nous clairement la parabole de l'ivraie dans le champ. »

37 Il leur répondit : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme ;

38 le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les fils du Royaume ; l'ivraie, ce sont les fils du Mauvais.

39 L'ennemi qui l'a semée, c'est le démon ; la moisson, c'est la fin du monde ; les moissonneurs, ce sont les anges.

40 De même que l'on enlève l'ivraie pour la jeter au feu, ainsi en sera-t-il à la fin du monde.

41 Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils enlèveront de son Royaume tous ceux qui font tomber les autres et ceux qui commettent le mal,

42 et ils les jetteront dans la fournaise : là il y aura des pleurs et des grincements de dents.

43 Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Celui qui a des oreilles, qu'il entende !

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut :

Mt 13, 24-43

La leçon de la parabole du semeur que nous lisons dimanche dernier pourrait être formulée ainsi : la germination finale du Royaume n'ira pas sans de cuisants échecs. La parabole de l'ivraie prend exactement la suite en posant la question : ces sources d'échecs ne pourraient-elles pas être plus rapidement éliminées ? Nous nous retrouvons dans ce champ que son propriétaire a ensemencé. Le récit précédent insistait sur la qualité du terrain, plus ou moins favorable à une bonne récolte ; la présente parabole fait intervenir un ennemi qui sème nuitamment au milieu du blé une mauvaise herbe qui risque de l'étouffer.

Le traducteur l'appelle « ivraie », en grec c'est « zizanion » ; c'est de là, nous le savons, qu'est venue l'expression « semer la zizanie, la discorde ». Alors qu'il était bien difficile de changer la nature du terrain, il paraît davantage possible d'intervenir pour supprimer le parasite. Mais l'histoire nous dit que le propriétaire s'y oppose.

Deux leçons au moins peuvent être tirées de cette parabole : la première est un début de réponse au problème de l'origine du mal : ce n'est pas Dieu qui le crée tout comme ce n'est pas le maître de maison qui a semé l'ivraie : le récit de la création dans la Genèse y insistait déjà : alors que les autres religions considéraient que les dieux avaient créé le mal autant que le bien, l'auteur inspiré affirmait que tout ce que Dieu a fait était très bon ! (Gn 1, 31). Plus tard, le livre de Job, qui aborde très longuement le problème de la souffrance, interdisait à Job d'accuser Dieu d'être à l'origine du mal. Il l'invitait à accepter de ne pas tout comprendre et à faire confiance à Dieu pour nous en délivrer. Jésus s'inscrit dans cette ligne, puisqu'il affirme que le maître de maison n'a semé que du bon grain.

Deuxième leçon, c'est au maître de la moisson de faire le tri quand il le jugera bon. Traduisez : c'est à Dieu et à personne d'autre qu'il revient de déraciner le mal « Qui es-tu pour juger un serviteur qui ne t'appartient pas ? » dit Paul dans la lettre aux Romains (Rm 14, 4). Jésus nous invite à accepter comme notre condition de créatures ce mélange permanent de bien et de mal. Il vise peut-être ici la tentation d'élitisme qui prend certaines communautés ; certains pharisiens, par exemple, méprisaient parfois ceux qu'ils appelaient le petit peuple du pays, ceux qui avaient bien du mal à respecter toute la loi et les commandements ; d'autre part les zélotes portaient parfois en guerre contre ceux qu'ils considéraient comme trop tièdes ; on sait maintenant que ce fut l'origine de la révolte juive de 70 A.D. Or Matthieu est le seul des évangélistes à rapporter cette parabole, on peut en déduire que la communauté pour laquelle il écrivait avait particulièrement besoin d'entendre cette leçon-là.

Un jour viendra pourtant où le maître de la moisson dira que l'heure a sonné de faire le tri. Jésus reprend là, dans l'explication qu'il donne à ses disciples, le style et l'imagerie traditionnelle du thème du jugement dans toute la Bible : il est toujours présenté comme une division en deux camps, les bons d'un côté, les mauvais de l'autre, mais personne ne s'y trompe : personne n'oserait se vanter d'être entièrement bon, personne non plus ne peut être accusé d'être entièrement mauvais ! La frontière qui sépare les bons des méchants, passe en réalité en chacun de nous ! Nous sommes tous des êtres partagés. Quand Malachie oppose les humbles aux arrogants (Ml 3, 19), quand les psaumes parlent des justes et des méchants (Ps 1), quand Jésus oppose bon grain et ivraie, nous sommes tous concernés : tous à la fois humbles et arrogants, justes et méchants, bon grain et ivraie ; nous retrouverons exactement la même opposition dans la parabole du jugement dernier également chez Saint Matthieu (Mt 25, 31-46).

Mais alors comment comprendre concrètement, et comment concilier la brutalité promise aux méchants et la récompense promise aux bons, si nous sommes chacun les deux à la fois ? C'est Malachie qui nous donne la réponse : le soleil de justice fera germer tout ce qui est bon, le mal disparaîtra en un clin d'oeil. Le psaume 1 dit la même chose avec une autre image : le bon grain sera moissonné, le mal sera tout simplement emporté par le vent. Jésus traduit : le maître de la moisson qui ne peut supporter de voir déraciner le moindre épi de blé avec l'ivraie (13, 29) ne condamnera pas en nous le bien avec le mal.

À l'histoire de l'ivraie, Jésus ajoute deux autres paraboles très courtes : la graine de moutarde et le levain ; elles apparaissent comme un contrepoint aux deux grandes paraboles précédentes qui décrivaient tous les obstacles à la croissance du Royaume ; elles disent au contraire sa puissance intérieure qui le fera aboutir infailliblement à son parfait déploiement : la graine de moutarde et le levain sont tous deux enfouis et disparaissent, la graine pour devenir elle-même le grand arbre, le levain, lui, au profit de la pâte qui lève grâce à lui.

Par là, Jésus nous invite à la confiance, à la patience et à l'humilité : remarquez la fragilité des commencements, la petitesse de la graine ou du levain comparée à la taille du résultat. Patience : la moisson viendra. Ce message de patience qui consonne si bien avec la première lecture nous suggère une nouvelle lecture de la parabole de l'ivraie : si Dieu se montre aussi patient, c'est peut-être parce qu'il ne faut pas risquer de perdre de bonnes gerbes en arrachant les mauvaises herbes (tout jardinier connaît ce risque). Mais c'est surtout parce qu'il ne désespère jamais de transformer l'ivraie de nos cœurs elle-même en bon grain !
